L'évolution des effectifs de l'enseignement secondaire de 1809 à 1961 - Annexe : Tableaux et Graphiques.

Numéro d'inventaire : 1978.00605 (1-3)
Type de document : manuscrit, tapuscrit
Date de création : 1968
Description : Tapuscrit. 3 liasses cousues dans des chemises cartonnées.
Mesures : hauteur : 319 mm ; largeur : 244 mm
Notes : Souvenirs d'un professeur, fils d'instituteurs.
Mots-clés : Autobiographies, souvenirs, mémoires
Filière : École primaire élémentaire
Niveau : Élémentaire
Autres descriptions : Langue : Français
Nombre de pages : 382

ORIGINES

Je suis né (en I896) de la rencontre d'un Breton et d'une Picarde .

Mon père était originaire en effet d'une de ces bourgades moroses, taciturnes et sans style qui parsèment le pays nantais : Nort-sur-Erdre . Il y naquit en I865 . Son père, qui n'avait ni les moyens ni le goût de voyager ou de s'expatrier, y avait, semble-t-il, passé lui-même toute sa vie . Quel espèce d'homme était cet aïeul ? Je ne sais . Il était mort, d'alcoolisme dit-on, longtemps avant que je vinsse au monde ; et dans les albums de photographies familiales que j'ai pu feuilleter, je n'ai jamais vu aucun portrait de lui . C'était, à coup sûr, un paysan . Il exploitait une pièce de terre d'environ deux hectares qui s'allongeait entre le champ de foire et le talus du chemin de fer . J'ignore s'il était propriétaire de ce terrain . Mais il possédait en propre une jument, appelée Lisette, qu'il attelait à la charrue à la saison des labours, une vache, quelques pourceaux, des poules, des lapins . Son élevage et sa culture lui rapportaient peu sans doute, car sa femme, pour étoffer les revenus du ménage, tenait une auberge . On y logeait "à pied et à cheval", selon la formule du temps . Cette auberge, sise à la limite du champ paternel qui touchait la route d'Héric, je la revois dans mon souvenir - vieille maison d'un étage aux linteaux curieusement arrondis dont quelques hauts arbres toujours bruissants dominaient la toiture . Je revois aussi ma grand'mère, l'aubergiste . Elle, je l'ai bien connue : j'avais huit ans au moment de sa mort ; son cadavre est le premier que j'aie posé de mes lèvres . Petite et ronde, vêtue d'une jupe noire, d'un corsage noir à boutons minuscules, d'un devantier noir retenu sur la poitrine par deux épingles, elle portait la coiffe locale de tulle plissé en forme de queue de poule . Le regard vif et malicieux, la bouche narquoise, elle était d'humeur enjouée, ce qui permet de croire qu'elle ne manquait pas d'une certaine force d'âme, car son existence avait été plus féconde en malheurs

ETUDES (suite)

Un homme d'aujourd'hui, s'il pouvait, remontant le fil des ans, habiter Legé au début du siècle vingtième, y trouverait l'existence d'une effroyable, d'une abominable, d'une intolérable monotonie. Dépourvu d'auto, d'avion, de ballon de foot-ball, de radio, de télévision, de cinéma, des mille brimborions qu'une ingénieuse réclame a fini par rendre nécessaires, l'infortuné, réduit à ses seules ressources, ne sachant plus où se prendre ni à quoi s'occuper durant ses heures de repos, ne tarderait pas à sombrer dans un mortel désespoir. De ce vide apparent de la vie, je puis attester que nul, autrefois, n'éprouvait, dans nos campagnes, la moindre gêne. On souffre de se voir privé d'avantages dont on profita, non de se passer d'objets qu'on n'a jamais connus : l'homme de Néanderthal devait, sans doute, jouir de bonheurs à sa mesure, qui, pour l'intensité, ne le cédaient en rien à ceux que nous dispensent les techniques modernes. D'où il suit que la notion de "Progrès" n'est peut-être pas aussi simple qu'on se plaît à le croire. J'aurais à dire là-dessus. Mais le lieu et l'instant y sont mal propres. Mieux vaut ne pas insister.

De toute évidence, les gens de notre bourg ignoraient l'ennui. Les jours ouvrables, ils travaillaient à leurs métiers de l'aube au soir. Le dimanche, après avoir ouï la messe, ils jouaient aux cartes, buvaient du vin blanc dans les auberges ; certains, vêtus de leurs plus beaux atours, se promenaient, l'après-midi, quand le ciel était pur, le long des routes de Rochesservière ou de la Roche-sur-Yon. Ma famille se livrait, elle aussi, au divertissement déambulatoire autant qu'il se pouvait : nous avions tous, paraît-il, besoin de "prendre l'air". Devant cette impératif hygiénique, mon frère et moi nous inclinions sans protester, mais avec une insigne mauvaise grâce. Alors que j'aimais tant courir les prés en compagnie de Gillet et d'Epiard, le rite de la "prise d'air" familiale m'exaspé -

RELIGION

Legé . Matin d'hiver . De la fenêtre aux vitres ornées de givre en fleurs coule dans la chambre que je partage avec mon frère cadet une lumière trouble et grise . La pièce est glaciale . Depuis plusieurs minutes, je m'y trouve seul, André, sorti du lit plus tôt que moi, ayant déjà gagné la cuisine où doivent nous attendre, à l'accoutumée, nos bols de soupe au chocolat . Après un débarbouillage que la rigueur du froid a rendu sommaire, j'achève à la hâte de me vêtir . Les bras en anse de part et d'autre de la nuque, je boutonne, avec peine car j'ai les doigts gourds, la platine de mon sarrau, lorsque, dans l'encadrement de la porte, apparaît soudain la puissante stature de notre père . Sa venue, insolite à pareille heure, ne présage rien de bon : quelle nouvelle lubie a pu germer dans l'esprit du pauvre homme ? et comment vais-je me tirer de l'épreuve saugrenue à laquelle il vient sans doute me soumettre ? La barbe en éventail, le front sourcilleux, il me considère en silence; puis il s'approche un peu de moi, redresse son lorgnon, et, d'une voix qui me semble moins assurée que d'habitude :"Je voudrais, dit-il, te demander une chose ... au sujet de quoi il te faut décider toi-même..." Stupéfait, je ne le quitte pas des yeux . Lui détourne les siens en soufflant dans sa barbe - ce qui ,d'ordinaire, témoigne chez lui d'une vive émotion - et reprend, l'air de plus en plus gêné : "Tu es libre ... Je ne te forcerai point . Choisis à ta guise . Mais réponds-moi nettement ... Désires-tu faire ta communion ?"

C'est ainsi que, pour la première fois, je me vis invité de façon expresse à réfléchir au problème religieux . Peut-être avais-je alors neuf ans . Je n'ignorais certes pas l'existence des églises : dans chacun des villages où les caprices administratifs avaient jeté mes parents et leurs fils, il y en avait toujours une, dont le clocher , pointant vers les nuages, très au-dessus des toits, ne lais-